

Françoise Chapelon

# Dors, mon ange

*Quand le crime frappe au  
cœur du Forez...*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Françoise Chapelon, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Quand le lycée avait appelé pour lui signaler que Léa était absente cet après-midi, Fabienne avait soupiré, pensant que sa fille avait encore séché les cours. Et lorsque le surveillant avait demandé le motif de son absence, Fabienne s'était entendue bafouiller que Léa ne se sentait pas très bien et qu'elle devait se reposer. Elle était d'ailleurs là, près d'elle, tellement pâle que la renvoyer en cours lui était impossible. Depuis quelque temps, Léa avait pris la fâcheuse habitude d'oublier d'aller au lycée une ou deux demi-journées par semaine. De toute façon, ça ne servait à rien d'y aller, c'était nul les cours.

Léa était passée en première ES de justesse. Ses notes de seconde n'avaient pas été brillantes et la jeune fille n'avait pas montré beaucoup d'entrain au cours de sa première année de lycée, mais une moyenne générale de dix et demi sur vingt avait suffi, et Léa était passée. Pour autant, elle ne s'était jamais sentie à sa place dans sa classe. Les cours ne l'intéressaient pas. Elle voulait être esthéticienne, elle ! Pourquoi son père l'avait-il obligée à aller en ES ? Il ne comprenait rien. Il était nul !

En rentrant du travail, Fabienne monta à l'étage. La chambre de Léa était vide. Dans celle d'à côté, allongée sur son lit, les écouteurs vissés dans les oreilles, Prune était absorbée par les images de la tablette qu'elle tenait entre les mains et ne remarqua même pas que sa mère lui parlait.

— Tu n'as pas vu ta sœur ? finit-elle par hurler à Prune, après lui avoir arraché les écouteurs.

— Non ! Ça va pas ? Pourquoi tu fais ça ?

— Tu as fait tes devoirs au moins ?

— Ouais, c'est bon !

— On va dîner, alors range-moi cette tablette et viens m'aider dans la cuisine.

Mais Prune avait déjà revissé les écouteurs et n'avait visiblement aucune intention de faire ce que sa mère lui disait. À onze ans, la petite sœur de Léa semblait commencer à suivre le chemin tracé par son aînée. Fabienne se sentit soudain bien seule.

Depuis que leur père avait enfin obtenu ce poste de professeur d'histoire à l'université de Lyon, après avoir occupé la fonction de maître de conférences durant près de douze ans à Saint-Étienne, Fabienne élevait quasiment seule leurs deux filles. Il n'était là que deux ou trois jours par semaine. Il arrivait même qu'il ne reste qu'une nuit à Montbrison. Son travail lui prenait beaucoup de son temps et parcourir deux cents kilomètres par jour était, selon lui, bien trop pénible. Il avait par conséquent pris la décision de louer un studio à Lyon et paradoxalement, alors que Fabienne aurait pu lui en vouloir de la laisser tout gérer seule, elle préférait cette situation. Le souvenir des mois qui avaient précédé son départ suffisait à la convaincre que c'était effectivement mieux ainsi. Mais ce soir, elle aurait bien apprécié une épaule sur laquelle se reposer un peu. À son travail, l'ambiance était tendue ces jours-ci. Le Docteur Laforge, l'un des médecins du cabinet médical, ne lui rendait pas la tâche facile. Si seulement elle pouvait le remettre à sa place celui-là ! Mais elle n'avait pas le choix. Elle ne pouvait pas se permettre de perdre son emploi, pas tant que son mariage ne retrouverait pas un peu plus de stabilité.

Dix-neuf heures trente, Léa n'a toujours pas appelé. Toujours aucune tonalité sur son portable. Qu'est-ce que cela signifie ? Mais où est-elle ?

Ce n'était pas la première escapade de Léa, mais la dernière fois, elle était rentrée dès le lendemain matin. Et puis elle ne partait pas sans raison. Non, quelque chose avait dû la contrarier. Léa était une jeune fille adorable, mais elle avait du tempérament. Lorsqu'elle avait une idée en tête, elle n'en démordait pas et finissait souvent par avoir le dernier mot.

En ouvrant le réfrigérateur, Fabienne comprit que quelque chose n'allait pas : le Tupperware qu'elle avait préparé pour sa fille la veille était toujours là, intact. Léa rentrait tous les jours pour déjeuner. Le lycée était à dix minutes à pied et le régime végétarien de Léa ne lui autorisait pas les ragoûts « dégoue » de la cantine scolaire. Parce qu'après avoir vu un reportage sur les conditions d'abattage des bovins quelques mois plus tôt, Léa avait soudainement décrété ne plus vouloir avaler le moindre morceau de viande. Pour sa mère, ce n'était pas une si mauvaise décision. Après tout, à dix-sept ans, Léa était assez grande pour être libre de décider ce qu'elle pensait être le mieux pour elle. Mais pour son père, ce n'était qu'une lubie de plus pour leur rendre la vie encore plus difficile. À en croire Guillaume Simonnet, tout ce que faisait sa fille ne visait qu'à une chose : lui pourrir la vie.

Mais ce jeudi, elle n'était pas rentrée déjeuner.

Comment se peut-il que personne ne sache rien ? En raccrochant son téléphone, Fabienne ne put s'empêcher de penser que quelque chose lui était peut-être arrivé. Cindy ne savait rien, Charles non plus. Léa leur avait-elle demandé de

ne rien dire ? Elle saisit à nouveau le combiné. Elle aurait préféré ne pas avoir à le faire, mais il lui semblait tout de même que son père devait être mis au courant. Elle sut tout de suite, au ton du « allo » qu'il aboya en décrochant que le moment était mal choisi. Lorsqu'elle eut fait part de ses craintes à son mari, sa réaction ne se fit pas attendre.

— Elle a sûrement encore fugué. Ce n'est pas la première fois. Tu ne vas tout de même pas déranger les gendarmes ! Ils ont autre chose à faire que de courir après une gamine en pleine crise d'adolescence ! Bon, là j'ai du travail alors je dois raccrocher. Préviens-moi quand elle rentrera. Je vais lui passer un sacré savon et, crois-moi, ça lui passera l'envie de recommencer !

Fabienne n'insista pas. Elle se persuada que son mari avait sans doute raison. Demain matin, si sa fille n'avait toujours pas donné de nouvelles, elle irait à la gendarmerie.

\*  
\*\*

Assise en tailleur au milieu de la grande pièce vide, baignant dans les effluves de peinture fraîche, une boîte de raviolis coincée entre les jambes et une cuillère à soupe à la main, Camille parcourait du regard les murs de son nouvel appartement avec satisfaction.

— Cha, ch'est du bon boulot, pas vrai Marchel ?

Installé face à sa maîtresse, le regard fixé sur le trésor que celle-ci tenait devant elle dans le vain espoir qu'elle veuille bien le partager avec lui, le chat Marcel émit un miaulement que Camille reçut comme une approbation.

Et elle enfourna aussitôt une nouvelle cuillerée de raviolis froids. Ouais, c'était une bonne idée cette couleur «

taupe » pour le salon. La vieille tapisserie à fleurs jaunâtres qu'elle avait tant peiné à décoller et qui lui avait égratigné les yeux lorsqu'on lui avait fait visiter l'appartement pour la première fois quelques jours plus tôt n'était plus qu'un lointain souvenir. Quelques coups de rouleaux plus tard, l'appartement avait tout simplement ra-jeu-ni.

À trente ans, Camille Lorset commençait une nouvelle vie. Après toutes ces années, elle retrouvait enfin sa ville natale où elle avait tant de souvenirs heureux. L'éloignement lui avait été pénible, mais elle avait toujours su qu'elle finirait par revenir s'installer ici. La vie en région parisienne n'était indubitablement pas faite pour elle.

La jeune femme allait prendre un nouveau départ. Dès le matin, elle irait rendre visite à ses futurs nouveaux collègues de la BR, la Brigade de Recherches de Montbrison, et en profiterait pour régler les derniers détails administratifs bien qu'elle n'entre officiellement en fonction que lundi. Elle avait eu de la chance : l'appartement qu'on lui avait proposé n'était qu'à deux pas de la brigade de gendarmerie où elle avait, à sa demande, été affectée. Elle avait tellement hâte de commencer. Papa serait si fier... Camille sentit monter une petite boule de tristesse qui lui noua un instant la gorge.

Le temps n'effaçait pas tous les chagrins...

Marcel approcha un peu plus son museau. Camille lui sourit et versa le reste de sa boîte de raviolis sur le couvercle de la boîte qu'elle posa ensuite devant lui, sur le lino imitation plancher. En caressant l'animal qui pouvait enfin savourer ce mets tant convoité, la jeune femme retrouva peu à peu sa bonne humeur. Demain, les déménageurs allaient enfin lui livrer ses meubles et tous les cartons qu'elle avait soigneusement étiquetés lors de son départ de Melun.

Demain, elle serait enfin, définitivement chez elle. Mais ce soir, elle devrait encore se faire héberger par sa petite sœur qui, par chance, n'habitait pas très loin. Elle aussi était revenue à Montbrison, même si elle ne s'en était jamais vraiment éloignée. L'école d'infirmières où elle étudiait était toute proche. Elle avait choisi de ne pas rester à Saint-Étienne où leur mère vivait depuis le décès de leur père et où elles avaient elles-mêmes vécu plusieurs années. La préfecture du département n'était qu'à une quarantaine de kilomètres, mais la vie n'y était pas la même. Camille, tout comme sa sœur cadette, aimait le côté tranquille de sa ville natale. La jeune femme n'avait pas l'âme d'une citadine et la proximité des monts du Forez où son père l'avait si souvent emmenée en promenade avec le chien Nestor, avait quelque chose de rassurant, d'apaisant.

Camille rassembla ses affaires et dénoua le chignon qui retenait depuis ce matin ses longs cheveux bouclés. Elle méritait une bonne douche qu'elle prendrait chez Alex. Demain soir, elle pourrait enfin dormir chez elle. Dès qu'elle eut ouvert la cage de transport, Marcel bondit et s'engouffra derrière l'évier. À croire que lui aussi avait hâte de poser ses pénates une bonne fois pour toutes...

\*

\*\*

En poussant la porte de la gendarmerie, Fabienne ne cessait de se répéter que ce n'était qu'une formalité ; Léa allait rentrer, elle en était sûre. Mais il fallait tout de même ne prendre aucun risque, parce que si jamais...

Un jeune homme en uniforme s'approcha, mais elle ne le vit pas. Son regard, littéralement happé par le poster au mur



derrière le comptoir de l'accueil, parcourait un à un les visages. Tous ces visages de personnes disparues... Des visages d'enfants, de tout jeunes enfants, des visages d'adolescents, des visages d'adultes... Tous souriaient, innocemment, ignorants de leur propre tragédie... Certains visages d'enfants disparus depuis tant d'années avaient été vieillissés, leurs regards d'anges devenus ceux d'adolescents ou de jeunes adultes. Et pendant toutes ces années, les parents avaient attendu, prié le ciel pour que leurs petits leur soient rendus sains et saufs. Combien parmi eux étaient encore en vie ? Fabienne ne pouvait détacher son regard du poster. Le gendarme répéta sa question :

— Je peux vous aider, Madame ?

— Je... J'ai... Oui, c'est pour... ma fille... Ma fille n'est pas rentrée à la maison et...

— Venez, nous allons nous installer dans mon bureau et vous allez tout m'expliquer.

Précédant Fabienne, le gendarme la guida jusqu'à l'étage supérieur où, dans des bureaux aux portes ouvertes, disposés de part et d'autre d'un long couloir, des hommes et des femmes en uniformes bleus, armes à la ceinture, s'affairaient. Devant l'un des bureaux, dont la porte était close, Fabienne ralentit un instant, intriguée par les voix étouffées et les sanglots d'une femme qui provenaient de derrière la porte. Pourquoi cette femme pleurait-elle ? Venait-elle, elle aussi, annoncer la disparition de son enfant ? Le gendarme fit entrer Fabienne dans une petite pièce dans laquelle deux bureaux se faisaient face. Il l'invita à s'asseoir devant le bureau le plus proche de la porte et prit place derrière celui-ci.

— Je vous écoute.

Fabienne expliqua qu'elle n'avait pas revu sa fille depuis la veille, vers sept heures trente. Léa était allée au lycée, comme d'habitude, mais elle n'était pas rentrée à midi, comme elle aurait dû le faire. Un surveillant l'avait appelée en début d'après-midi pour lui dire que sa fille n'était pas en cours. Depuis, elle n'avait plus eu aucune nouvelle.

Le gendarme lui posa quelques questions, cherchant visiblement à savoir si Léa aurait pu faire une fugue. Fabienne dut admettre que cela n'était pas exclu. Elle avait déjà disparu une fois, mais ça n'avait pas duré... Cela ne lui ressemblait pas. Il avait dû se passer quelque chose, elle le sentait. Une mère sent ces choses-là.

Le gendarme avait enregistré l'intégralité de la déposition de Fabienne sur son ordinateur. Il lui demanda alors de noter sur une feuille de papier le nom et les coordonnées de toutes les personnes de l'entourage de la jeune fille qui seraient susceptibles de fournir des informations sur ce qu'elle avait fait ce jour-là. Une enquête allait être menée.

Attelée à sa tâche, Fabienne ne remarqua pas la jeune femme qui venait d'entrer dans le bureau. Celle-ci s'était installée derrière le deuxième bureau qu'on lui avait indiqué être vacant pour la journée et avait commencé à remplir divers documents. Lorsque Fabienne releva la tête, le jeune gendarme qui avait pris sa déposition n'était plus là. Elle se tourna alors vers Camille et lui tendit sa liste.

— C'est à vous que je dois donner cette feuille ? Vous allez retrouver ma fille mademoiselle, n'est-ce pas ? Je vous en supplie, vous devez la retrouver, je suis tellement inquiète... Fabienne s'était levée, mais elle dut bien vite se rasseoir.

Les larmes contenues depuis la veille lui brouillaient

désormais la vue et elle ne put les retenir davantage. Un sanglot lui coupa le souffle.

— Je vous promets que nous ferons tout notre possible pour retrouver votre fille madame. Voulez-vous que l'on vous apporte un verre d'eau ?

Elle fit un signe au jeune gendarme qui venait d'en-trer ; il ressortit aussitôt pour revenir avec un gobelet qu'il tendit à Fabienne.

— Rentrez chez vous et restez près du téléphone. Appelez-nous, si votre fille vous contacte. Nous vous tiendrons au courant dès que nous aurons quelque chose.

Camille laissa son nouveau collègue raccompagner Fabienne. Elle avait ressenti toute la détresse de cette mère et se fit la remarque que même dans une petite ville comme Montbrison, de grands drames pouvaient se nouer. Elle n'avait officiellement pas encore pris ses fonctions, mais elle était déjà prête à se mettre au travail. Elle tenait dans sa main droite la liste que Fabienne avait rédigée. C'est à elle qu'elle l'avait remise. C'est elle qui allait devoir remuer ciel et terre pour retrouver...

Elle s'approcha de l'ordinateur de son collègue et lut sur l'écran : Léa Simonnet, dix-sept ans.

Les bureaux de la Brigade de Recherches étaient regroupés dans un seul et même bâtiment avec ceux de la Brigade Territoriale dans lesquels Camille avait tout d'abord pris place pour compléter les documents nécessaires à son incorporation. Après avoir salué ses collègues de la Territoriale, Camille poussa les portes de la BR.

Le capitaine Thierry Vasseur avait demandé à toute l'équipe présente ce vendredi matin de se réunir dans la salle de briefings. On lui avait annoncé l'arrivée de leur nouvelle

collègue et il voulut profiter de la pause-déjeuner pour faire les présentations. Camille se dit qu'elle avait eu raison de retenir ses jolies boucles châtain clair dans un chignon serré avant de venir. Elle avait tout d'abord hésité, sa visite n'étant pas officielle, mais avait finalement jugé plus approprié d'adopter un look un peu strict, pour une première prise de contact.

— Adjudante Lorset, nous ne vous attendions pas si tôt. Soyez la bienvenue à la BR de Montbrison. J'ai bien connu votre père, vous savez, dit-il d'un ton grave. C'était un homme courageux et très respecté. Sa disparition brutale fut une véritable tragédie. Nous sommes très fiers d'accueillir sa fille parmi nous.

— Mes respects mon capitaine. C'est un honneur pour moi d'être ici. J'espère me montrer aussi courageuse que mon père. J'étais très impatiente de rejoindre cette brigade, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de ne pas avoir attendu lundi.

— Comme vous avez pu le constater, le travail ne manque pas ici. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer. Vous pouvez vous y mettre tout de suite, je n'ai rien contre, au contraire.

Le capitaine Vasseur procéda alors à la présentation de chacun des gendarmes se tenant dans la pièce. Camille avait déjà croisé certains d'entre eux dans la matinée sans avoir eu, pour autant, l'occasion de leur parler. Elle retint quelques noms ; Thomas Finet, c'est lui qui l'avait guidée à travers les méandres de la BR à son arrivée. Il lui avait montré le bureau qu'ils allaient tous deux partager, à l'extrémité d'un long couloir, au premier étage. Le jeune homme, qui devait avoir dans les vingt-sept ou vingt-huit

ans, avait l'air plutôt gentil, peut-être un peu timide. Il avait rougi lorsqu'elle lui avait adressé un sourire à l'évocation de son nom. Ses grands yeux bleus avaient quelque chose d'enfantin. Celui-là ne ferait pas de mal à une mouche, elle en était persuadée.

De l'autre côté de la table, elle avait remarqué le gendarme Sabine Dumoulin. La jeune femme devait, elle aussi, avoir une trentaine d'années, trente-cinq tout au plus. Camille se réjouit d'avoir une collègue. Si elle n'avait rien contre le fait de travailler avec des hommes, elle était tout de même heureuse de ne pas être la seule femme dans une brigade. Certains ne se gênaient en effet pas pour faire des remarques sur les compétences féminines dans la gendarmerie. Camille en était convaincue : plus il y aurait de femmes gendarmes et moins ce genre de remarques n'aurait sa place. Le sourire en demi-teinte de celui que le capitaine avait désigné comme l'adjudant Romuald de Vasco ne lui échappa d'ailleurs pas. Dans ce sourire, qui relevait plus de la grimace, et jusque dans le regard de cet homme, Camille pouvait lire «et allez donc, encore une bonne femme!», lui rappelant un certain lieutenant Philibert qu'elle avait côtoyé à la BR de Melun et qui répétait à qui voulait l'entendre que les nanas feraient mieux de s'occuper de leurs gosses au lieu de chercher à exercer des métiers d'hommes ! Camille s'était alors efforcée d'ignorer ce genre de piques, préférant se concentrer sur son travail, espérant secrètement parvenir à prouver à l'individu que, par leur persévérance, les femmes pouvaient être tout aussi compétentes que les hommes. Peine perdue : lorsqu'elle avait annoncé son départ à ses collègues, l'homme lui avait demandé si elle avait tout de même fini

par se trouver un bon petit mari et allait enfin retourner à ses fourneaux ! Bon sang, on était pourtant au vingt et unième siècle ! Allait-elle devoir toute sa vie se battre pour être acceptée par ces messieurs ? Quel soulagement elle avait alors éprouvé de laisser définitivement derrière elle le lieutenant Philibert et ses allusions plus que déplacées. Mais des lieutenants Philibert, il semblait malheureusement y en avoir un peu partout. Enfin, peut-être se trompait-elle.

Les présentations terminées, la pièce se vida peu à peu. Camille attendit que de Vasco eût terminé sa conversation avec le capitaine Vasseur. Les deux hommes étaient sensiblement du même âge. Camille leur donnait dans les cinquante-cinq ans. Les cheveux gris et les yeux bleus du capitaine ainsi que sa carrure athlétique lui conféraient une stature imposante. Quelque chose de rassurant émanait de sa personne. De Vasco, pour sa part, aurait pu être le petit frère du sergent Garcia ; avec sa bedaine et ses épais sourcils noirs qui, avec son imposante moustache tout aussi noire, formaient deux parallèles lui barrant le visage, l'homme avait quelque chose de grotesque. Sous son apparente bonhomie, le personnage dégageait une impression déplaisante qui mettait Camille étrangement mal à l'aise sans qu'elle eût pu tout à fait dire pourquoi. Rien chez cet homme ne semblait vrai. Ses cheveux, qu'il arrangeait en une petite frange au sommet de son front pâle et luisant de sueur, étaient trop noirs pour être honnêtes, enfin, pour être naturels. Camille eut beau le regarder attentivement, il lui fut impossible de décider s'il les teignait ou s'il portait une moumoute.

Quand il se décida enfin à poser son verre vide dans l'évier, sans intention manifeste d'entreprendre un

quelconque semblant de vaisselle, et qu'il se dirigea vers la sortie, Camille s'approcha du capitaine Vasseur.

— Mon capitaine, ce matin une dame, Fabienne Simonnet, est venue signaler la disparition de sa fille. Je souhaiterais me charger de cette affaire, avec votre permission.

— Cette disparition vous paraît-elle suspecte ?

— La maman semble persuadée qu'il est arrivé quelque chose à sa fille. Je pense qu'il est nécessaire de diligenter une procédure de disparition inquiétante en flagrant délit.

— Allez-y. Prenez Finet et Dumoulin avec vous et tenez-moi au courant de vos progrès dans cette affaire.

— Comptez sur moi, mon capitaine, assura Camille.

De retour dans le bureau qu'elle partageait désormais officiellement avec Thomas Finet, Camille relut la liste de Fabienne Simonnet ; il fallait convoquer les personnes les plus proches de Léa au plus vite. Sabine Dumoulin, dans le bureau d'à côté, venait de raccrocher son téléphone. Camille lui demanda de bien vouloir s'en charger.

— On va commencer par son père. Il faut lui demander de rentrer. Fabienne Simonnet a expliqué qu'il travaillait à Lyon. On doit entendre sa version. Il faudra également interroger ses camarades de classe, ses professeurs et tous ceux qui l'ont vue pour la dernière fois hier au lycée. Il vaut mieux y aller directement. Convoque juste ses amis les plus proches, une certaine Cindy Ruffaut et son petit-ami, un dénommé Charles... Ruffaut. Même nom, même adresse ? Le petit copain de Léa est certainement le frère de sa meilleure amie, conclut-elle. Demande-leur de passer à la brigade en fin d'après-midi, je me rendrai au lycée avec Thomas interroger ses professeurs et camarades de classe.

Autre chose, si elle a fugué, elle a peut-être cherché à prendre un train ou un autocar. Il faut réquisitionner les enregistrements vidéo des caméras de surveillance des gares routières et ferroviaires de Montbrison et des environs. Tu veux bien demander au capitaine de s'en occuper s'il te plait Sabine ? Dès qu'on les aura, on aura besoin du renfort des gars de la territoriale pour les visionner ; ça risque de prendre du temps. Après une pause, elle ajouta :

— J'ai la dalle... Vous déjeunez où habituellement ?

— Moi, j'emporte une salade ou les restes de la veille, répondit Sabine. Tu peux utiliser le frigo dans la salle de repos. Sinon, il y a un kebab juste en face.

Camille se leva et s'apprêtait à sortir de la brigade en quête d'un kebab, bien qu'elle eût préféré une salade ou quelque chose d'un peu plus léger, quand Thomas l'interpela.

— On vient de recevoir un appel ; on signale un cambriolage au douze, rue Émile Fayole. On y va, tu es des nôtres ?

— Oui, bien sûr, mais...

Camille se rappela que les déménageurs devaient lui livrer ses meubles dans l'après-midi.

— Je passe chez ma sœur vite fait et je vous rejoins.

Tant pis pour le kebab. Elle trouverait peut-être un petit truc à grignoter dans le frigo d'Alex...

Le capitaine Vasseur avait raison : le travail ne manquait pas. Bienvenue à Montbrison adjudante Lorset



*Personne ne l'a vu, il a été prudent.  
La baie vitrée a fini par céder. Il est à l'intérieur.  
Il monte à l'étage, entre dans la chambre.  
Il fouille partout, mais ne trouve rien.  
Où a-t-elle bien pu la cacher ?  
S'ils mettaient la main dessus maintenant,  
ce serait une catastrophe.  
Il faut qu'il la trouve,  
quitte à retourner toute la maison...*

Pour se rendre rue Émile Fayole, Camille devait traverser la ville. Au volant de la 207 gris métallisé qui lui avait été attribuée, la jeune femme hésita un peu, puis elle enclencha la sirène obligeant instantanément les quelques voitures la précédant à se ranger sur la droite pour la laisser passer. Elle n'aurait pas voulu que ses collègues, arrivés avant elle sur les lieux du cambriolage, pensent qu'elle prenait tout son temps.

Le quartier qu'elle traversait lui était familier. Un peu plus haut, sur la droite, se trouvait son ancienne école et deux rues encore plus haut, la maison de son enfance. Il faudrait trouver un moment pour revenir voir cet endroit où elle avait passé tant d'heureuses années. Mais pour l'instant, elle fonçait, toutes sirènes hurlantes.

Au prochain virage à gauche, le GPS lui annonça qu'elle était arrivée. Pas d'erreur possible, la fourgonnette de ses collègues était garée juste devant le numéro douze. La rue, située dans un quartier résidentiel, était relativement calme. À cette heure de la journée, les habitants se trouvaient sans doute à table, en tout cas ceux qui rentraient déjeuner. Les voitures de la gendarmerie avaient toutefois attiré quelques curieux qui s'étaient attroupés sur le trottoir d'en face et tentaient de voir ce qui se passait. Les commentaires allaient bon train. Quelques-uns n'étaient pas sortis, mais observaient depuis leurs fenêtres, écartant à peine les rideaux. D'autres encore, serviette de table à la main, se tenaient sur leur balcon et guettaient, intrigués par tout ce remue-ménage pour le moins inhabituel.

En se garant à proximité de la maison, Camille ordonna poliment mais avec fermeté à ceux qui bloquaient désormais le passage de rentrer chez eux. Elle leur demanda de se tenir à la disposition des gendarmes qui passeraient très vite les interroger.

La jeune femme poussa le portillon et constata que la porte d'entrée ne se trouvait pas sur le devant de la maison. Un chemin dallé contournait la villa. Camille l'emprunta. Celui-ci la conduisit jusque derrière le bâtiment. Les narcisses, tout juste sortis de terre en ces premiers jours de printemps, formaient une jolie bordure le long du chemin. La terrasse, sur laquelle les meubles de jardin encore recouverts de bâches attendaient patiemment les premiers vrais redoux, se prolongeait par un escalier de quatre marches permettant d'accéder à une piscine elle-même recouverte d'un abri de verre. La baie vitrée donnant sur la terrasse était ouverte. Pas de doute, les cambrioleurs étaient passés par là. L'encadrement nettement enfoncé sur le côté gauche et la peinture écaillée à plusieurs endroits témoignaient d'un certain acharnement. Celui qui avait fait cela ne maîtrisait visiblement pas la technique, songea Camille. Les haies de thuyas récemment taillées qui bordaient la propriété offraient un véritable rempart contre les regards indiscrets.

Les voleurs avaient pu agir en toute tranquillité.

\*  
\*\*

À l'intérieur, plusieurs gendarmes s'affairaient. Camille s'avança et interrogea l'un d'entre eux qui lui indiqua que la

propriétaire se trouvait dans la cuisine, juste derrière. Alors qu'elle s'apprêtait à pousser la porte, Camille s'immobilisa. La voix de la femme en pleurs de l'autre côté de la porte lui était familière. Se pouvait-il que...

En entrant, Camille comprit que son affaire venait peut-être de prendre une tout autre tournure.

\*  
\*\*

Hélène Esquier ne s'était pas réjouie en apprenant le retour de sa petite sœur dans la région. Le souvenir cuisant de son départ précipité et de la désolation dans laquelle celui-ci avait plongé leur mère lui donnait au contraire une bonne raison de lui en vouloir.

Lorsque Camille avait quitté le nid pour rejoindre la gendarmerie nationale, Hélène avait levé les bras au ciel en jurant que cette fille ne pouvait pas être sa sœur ! Comment une fille pouvait-elle vouloir porter un uniforme et une arme ? Tout cela la dépassait totalement. La mort de leur père ne lui avait-elle donc pas servi de leçon !

Pour Hélène, la famille, c'était sacré. Elle avait mis au monde trois magnifiques enfants et, à ses yeux, rien ne comptait plus qu'eux. Toute sa vie gravitait autour de ses fils. Hélène et sa famille avaient emménagé dans l'immeuble même où vivait leur mère afin, bien entendu, que cette dernière ne se retrouve pas seule, mais également pour que les petits-enfants profitent de leur grand-mère et que celle-ci contribue pleinement à leur éducation. Tout ce que disait mamie Solange était parole d'évangile. N'avait-elle pas dignement élevé ses trois filles toute seule ?

À la mort de leur père, Hélène avait à peine quinze ans, Camille tout juste douze et Alex allait sur ses huit ans. Les choses n'avaient pas été simples pour cette jeune mère de famille brutalement endeuillée. Elle avait dû prendre des décisions difficiles, mais elle avait néanmoins tout assumé, toute seule. Hélène avait soutenu sa mère dans ces épreuves. Elle avait dû elle aussi renoncer à beaucoup de choses pour permettre aux petites de ne pas trop souffrir de tous ces changements. Le déménagement avait été bénéfique à toutes les quatre, Hélène en était tout à fait persuadée. Pourquoi rester dans un endroit qui vous rappelle sans cesse que plus rien ne sera jamais plus comme avant ?

Quand, dès l'âge de seize ans, Camille leur avait fait part de son désir d'être gendarme, Hélène avait tout fait pour l'en dissuader. Ne comprenait-elle pas que cette idée allait tuer leur mère à petit feu ? Comment pouvait-elle faire preuve d'un tel égoïsme ? Solange s'y était évidemment farouchement opposée. Selon Solange Lorset, la gendarmerie avait ruiné sa vie. Elle lui avait pris son mari ! À sa mort, la pauvre femme n'était plus que l'ombre d'elle-même. Il avait fallu rendre la maison qui ne leur appartenait pas puisqu'il s'agissait d'un logement de fonction. Cette maison où ils avaient passé toute leur vie et qui avait vu grandir leurs trois filles. Tout. La gendarmerie lui avait tout pris. En quittant Montbrison, la mère de Camille avait définitivement rompu tout lien avec ce passé douloureux.

À la maison, leur nouvelle maison, il était désormais défendu de parler de leur vie d'avant. Le terme « gendarme » était banni de toute conversation. Alors pour Hélène comme pour Solange, le choix de Camille de suivre une carrière dans la gendarmerie était clairement

l'expression de sa volonté de leur faire du mal. Mais pourquoi leur en voulait-elle à ce point, à elles qui s'étaient tant sacrifiées ! Que se cachait-il en réalité derrière son retour ? Qu'avait-elle encore en tête ? Peut-être pensait-elle pouvoir revenir et tout recommencer, comme si de rien n'était ! Se pouvait-il qu'elle envisage de faire son mea culpa et qu'elle souhaite leur montrer qu'elle avait changé ?

Non. Camille n'avait pas changé. Elle était toujours aussi égoïste. Son mépris pour sa famille était flagrant. Elle était arrivée depuis trois jours, mais n'était toujours pas passée voir sa mère. Cette fille était si ingrate ! Elle avait préféré s'installer chez sa sœur et n'avait même pas pris une minute de son précieux temps pour venir la voir. Hélène se dit qu'il allait pourtant falloir, une nouvelle fois, qu'elle prenne sur elle et qu'elle essaie de recoller les morceaux. C'était encore à elle qu'incombait la lourde tâche de faire en sorte que cette famille se ressoude enfin. Elle n'avait pas le choix. Des trois, elle était la seule à avoir la tête vraiment sur les épaules. Ce soir, elle l'appellerait et l'inviterait à un repas familial ce dimanche. Elle n'aurait tout de même pas l'audace de refuser.

\*  
\*\*

Dans la cuisine, Thomas était assis en face de Fabienne Simonnet qui, le visage entre les mains, ne cessait de répéter qu'elle allait devenir folle. Camille demanda à Thomas de venir lui exposer les faits dans la pièce à côté.

— Le ou les cambrioleurs sont entrés par la baie vitrée qui a été forcée. On pense qu'ils ont utilisé un pied-de-

biche, quelque chose dans le genre. Ils ont fouillé un peu partout. Tu monteras voir à l'étage, les chambres sont sens dessus dessous.

— Qu'est-ce qu'ils ont pris ? demanda Camille.

— On n'a pas encore la liste complète. Madame Simonnet est encore sous le choc. Elle était à la brigade pendant le cambriolage, tu te rends compte ! Pendant qu'elle nous signalait la disparition de sa fille, sa maison était cambriolée ! J'ai jamais vu un truc pareil !

— Je monte jeter un coup d'œil en haut. Dès qu'elle sera un peu calmée, demande-lui de faire l'inventaire de ce qu'on lui a volé, OK ? Il faut qu'on sache à quel genre de voleur on a affaire.

Trois gendarmes observaient les pièces du bas. Les voleurs ne semblaient pas s'y être vraiment attardés. Mais en arrivant à l'étage, Camille dut admettre que Thomas n'avait pas exagéré ; l'une des chambres était littéralement dévastée. Le lit avait été entièrement retourné et le matelas reposait désormais sur le sol. Les draps avaient été jetés en boule dans un coin de la pièce, tous les tiroirs extraits du bureau en pin et leur contenu répandu sur le sol. L'armoire avait été entièrement vidée et un impressionnant tas de vêtements jonchait le parquet. Une bande jaune interdisant l'accès à la pièce avait été déroulée.

En arrivant sur place, Thomas avait pris l'initiative de demander à l'équipe des TIC, les techniciens en identification criminelle, de les rejoindre au plus vite. Camille ne put que le féliciter de cette décision qu'elle aurait de toute façon prise elle-même. Le garçon était efficace, elle appréciait cela.

La chambre d'à côté, une autre chambre d'enfant, n'avait

rien de commun avec la première. D'une part, les cambrioleurs ne semblaient pas y avoir trouvé le même intérêt et, d'autre part, la décoration y était radicalement différente. Le rose sur les murs et les quelques poupées qui trônaient sur le sol indiquaient clairement qu'il s'agissait de la chambre d'une plus jeune fille. Dans la première, pas de poupées, mais des posters de groupes de rock et des photos, sans doute de copains et copines, recouvraient une bonne partie des murs.

En face des deux premières chambres, une troisième, celle des parents, conclut immédiatement Camille. C'est curieux, celle-ci ne semble pas avoir été visitée du tout. Les voleurs auraient-ils manqué de temps ? À moins que la chambre de Léa ait été leur seule préoccupation. Mais pourquoi ? Que cherchaient-ils ?

Alors qu'elle redescendait et s'apprêtait à entrer dans la cuisine où Fabienne Simonnet répondait toujours aux questions de Thomas, l'équipe des TIC, trois hommes transportant tout un attirail destiné aux prélèvements, fit son entrée. Après qu'ils eurent revêtu leurs combinaisons blanches, Camille s'avança pour les saluer.

— Bonjour, messieurs, voilà le topo : la jeune fille qui habite cette maison est portée disparue depuis hier. Ce cambriolage n'a peut-être rien à voir avec sa disparition, mais on ne peut pas en être sûr. Le moindre détail suspect doit être analysé à la loupe.

— Entendu, on va relever toutes les empreintes qu'on trouvera et on prendra des clichés. Pardonnez-moi, mais je n'ai pas le souvenir de vous avoir déjà rencontrée, dit le gendarme qui se tenait devant elle.

— C'est vrai, je viens juste de prendre mes fonctions,



pardonnez-moi. Je suis l'adjudante Camille Lorset.

— Adjudant-chef Jean-Paul Berger, très heureux, dit-il en la saluant.

— Je compte sur vous, Messieurs, tout peut avoir de l'importance : un cheveu, un poil, faites-moi un maximum de prélèvements. Dès que vous aurez les premiers résultats, appelez-moi à la brigade. Madame Simonnet, la propriétaire de la maison est dans cette pièce, ajouta Camille en désignant la porte de la cuisine. Je suppose que vous devrez effectuer un prélèvement de ses empreintes et de son ADN ?

— En effet. Nous devons avoir les échantillons d'ADN et les empreintes de tous les membres de la famille afin de les écarter de la liste des suspects.

— Je veillerai à ce que vous les ayez tous très vite. Vous pouvez y aller, c'est par là, au premier, conclut Camille en désignant les escaliers.

— Alors, du nouveau ? demanda Camille en rejoignant Thomas dans la cuisine.

— Pas vraiment. Madame Simonnet n'a vu personne. Lorsqu'elle est arrivée, elle a trouvé les lieux en l'état et nous a tout de suite appelés.

— Madame Simonnet, je sais que c'est difficile pour vous, mais j'ai des questions importantes à vous poser au sujet de votre fille Léa.

— Allez-y, je vous écoute, répondit Fabienne en reniflant et passant sous son nez rougi et gonflé son mouchoir en papier qui n'était plus qu'une petite boule saturée de larmes.

— Lorsque vous êtes rentrée hier soir, êtes-vous allée dans la chambre de Léa ?

— Oui, j'y suis allée tout de suite en arrivant pour voir si elle y était ou si elle y était passée.

— Avez-vous remarqué s'il y manquait quelque chose ?

— Non, pas vraiment.

— Léa aurait-elle pu prendre des affaires sans que vous l'ayez remarqué hier ?

— Je n'ai pas regardé dans son armoire, mais comme elle n'est pas rentrée à midi, je ne pense pas qu'elle soit passée prendre des affaires. Quand l'aurait-elle fait ?

Camille appela Thomas d'un geste de la main. Celui-ci approcha et se pencha afin que Camille lui parle à voix basse.

— Prends un ou deux hommes avec toi et allez faire un tour dans le voisinage. Cherchez à savoir si les voisins ont remarqué quelqu'un ou vu quelque chose de suspect hier, entre midi et dix-neuf heures, et ce matin. Demandez bien s'ils ont aperçu Léa ou quelqu'un d'autre à proximité de la maison des Simonnet.

— J'y vais, répondit Thomas.

Puis Camille se tourna à nouveau vers Fabienne :

— Dès que les prélèvements seront terminés dans les chambres, je vous demanderai de me dire ce qui a été volé. Il est très important que l'on sache si le cambrioleur a emporté un objet particulier. Cela nous aidera peut-être à retrouver Léa.

Fabienne releva la tête, soudain alertée par ce que venait de dire Camille.

— Vous croyez que le cambrioleur est le type qui a enlevé Léa ?

— Nous n'en savons rien, et nous ne savons pas s'il s'agit d'un enlèvement, mais nous devons étudier toutes les pistes. Vous savez, Léa est peut-être partie de sa propre volonté et le cambriolage n'a peut-être rien à voir avec sa

disparition. Vous avez dit que vous avez essayé plusieurs fois de l'appeler sur son portable ?

— J'ai essayé des centaines de fois ! Ça ne donne jamais rien. Peut-être qu'il est complètement déchargé...

— Madame Simonnet, avez-vous de la famille par ici, un endroit où vous pourriez dormir cette nuit ? Nous allons devoir mettre votre maison sous scellés pendant quelque temps.

— Oui, mes parents habitent Margerie-Chantagret, c'est à quelques kilomètres. Nous irons là-bas avec Prune.

— Notez-moi l'adresse et le numéro de téléphone où je pourrai vous joindre. Restez-y quelques jours et soyez persuadée que nous allons remuer ciel et terre pour la retrouver. Après avoir donné ses dernières consignes aux gendarmes sur place, Camille composa une nouvelle fois le numéro du portable de Léa. Aucune tonalité. Il fallait admettre que ce n'était pas vraiment bon signe. Ils allaient devoir passer à la vitesse supérieure. Camille composa le numéro de téléphone du Parquet et indiqua qu'elle souhaitait lancer une recherche pour localiser le portable de la jeune fille. Si celui-ci émettait toujours, il permettrait peut-être de situer le secteur dans lequel Léa se trouvait. Dans l'hypothèse où la petite l'avait toujours sur elle. Elle souhaitait également que le Procureur lui donne l'autorisation de requérir l'opérateur de téléphonie. Camille espérait que l'historique des derniers appels ou messages de la jeune fille leur permettrait d'apprendre quelque chose. Si Léa était en vie et qu'elle se servait toujours de son téléphone, ils n'auraient pas trop de difficulté à la localiser.

Camille ne dit rien de plus à Fabienne. Les mots rassurants qu'elle avait prononcés à son intention lui avaient

semblé nécessaires. Il fallait que Fabienne se raccroche à un espoir pour ne pas sombrer dans la folie. Au cours des précédentes enquêtes auxquelles elle avait pris part dans le passé, Camille avait déjà vu des parents, submergés par l'angoisse, perdre pied. Les renseignements que pourrait leur apporter Fabienne seraient peut-être déterminants pour la suite de l'enquête. Il fallait qu'elle garde la tête froide. Mais Camille dut s'avouer que la thèse de la fugue n'était pas la plus probable. Que détenait Léa qui avait pu à ce point intéresser ceux qui n'avaient pas hésité à entièrement retourner sa chambre ? En d'autres termes, dans quel pétrin Léa s'était-elle fourrée ?



De retour à la BR, Camille s'accorda une petite pause. Depuis ce matin, tout s'était enchaîné si vite qu'elle n'avait pas eu une minute de répit.

— Allo, Alex ? C'est moi, des nouvelles de mes déménageurs ?

— Toujours rien. Tu m'avais dit « début d'après-midi », il est bientôt quinze heures ! T'as de la chance que je n'aie pas cours aujourd'hui, mais je commence à en avoir marre de poireauter dans cet appart vide ! J'ai même pas pris de quoi lire ! Je suis partie tellement vite de chez moi pour ne pas les manquer !

— Je te revaudrai ça, promis petite sœur, je t'adore ! Allez, là je dois te laisser, j'ai du boulot. À plus.

En raccrochant, Camille se mordit la lèvre. Pourvu qu'ils n'aient pas eu de pépin sur la route et qu'ils ne remettent pas

la livraison à demain ou après-demain. Elle voulait tellement pouvoir profiter de tout son week-end pour s'installer...

Camille fut arrachée à ses pensées par les vociférations d'un homme qui venait, semblait-il, d'arriver à la brigade. Il n'avait visiblement pas envie de se calmer et Camille sortit de son bureau pour aller voir ce qu'il en était. Quand elle la vit arriver, Sabine l'appela à la rescousse.

— Ce monsieur est monsieur Simonnet, le mari de la dame qui a été cambriolée et...

— Oui, je vois, la coupa Camille. Veuillez me suivre dans mon bureau, monsieur, nous serons plus tranquilles pour parler.

— Je ne comprends pas pourquoi je suis convoqué à la gendarmerie comme un vulgaire voleur ! Vos méthodes sont dignes de la Gestapo !

Surprise par la réaction pour le moins inattendue de l'homme, Camille ne sut que dire et se contenta de le conduire jusqu'à son bureau. Une fois à l'intérieur, elle l'invita à s'asseoir en face d'elle.

— Monsieur Simonnet, ce matin votre femme est venue nous signaler la disparition de votre fille et, pendant qu'elle se trouvait dans nos locaux, votre maison était mise à sac. Vous ne croyez pas que cela justifie que l'on souhaite vous auditionner ?

Loin de se calmer, l'homme regarda Camille droit dans les yeux et dit :

— Ma fille est en pleine crise d'adolescence, est-ce que sa mère vous l'a dit ? Bien sûr que non, dit-il en ricanant, à ses yeux, elle ne fait jamais rien de mal. Elle prend toujours sa défense, mais moi je vous le dis, cette gamine a le diable

au corps !

Camille fut estomaquée par les propos du père. À l'entendre, sa fille n'était qu'une petite dévergondée. Et le plus surprenant, c'était qu'il ne semblait pas s'inquiéter le moins du monde de sa disparition.

— En admettant que votre fille ait réellement fugué, avez-vous la moindre idée de l'endroit où elle pourrait se trouver en ce moment ? poursuivit Camille.

— Vous avez essayé chez son copain, ce Charles Ruffaut ? Ce n'est pas la première fois qu'elle nous fait le coup, ma femme vous l'a dit ? Il y a deux ans, elle a sauté par la fenêtre de sa chambre pour aller passer la nuit chez son petit-ami de l'époque ! À quinze ans ! Vous imaginez, commissaire ?

— Adjudante, le corrigea Camille. Charles Ruffaut doit se présenter à la brigade cet après-midi et nous lui demanderons bien sûr si Léa a passé la nuit chez lui. Mais votre femme l'a appelé hier soir et il a nié avoir vu Léa.

— Mais évidemment qu'il a nié ! Vous ne croyez tout de même pas qu'il allait la balancer !

Camille se sentait de plus en plus mal à l'aise face à cet homme dont les propos commençaient sérieusement à lui irriter les oreilles. Peut-être avait-il raison. Peut-être que Léa avait profité de l'absence de son père pour faire le mur, mais s'il se trompait ?

Camille regarda sa montre. Elle avait hâte de rencontrer le petit-ami et de vérifier sa version des faits. Mais elle n'en avait pas fini avec celui qui, lui aussi, regardait sa montre, sans doute pressé de retourner vaquer à ses occupations. On lui avait déjà fait assez perdre de temps comme ça !

— Une dernière chose, monsieur Simonnet, reprit

Camille. Où étiez-vous hier entre midi et dix-neuf heures ?

— Pourquoi cette question ?

Camille crut décerner une certaine gêne dans le ton de sa voix. L'homme aurait-il quelque chose à se reprocher ?

— Vous ne croyez tout de même pas que j'ai quelque chose à voir avec la fugue de ma fille ! Ce serait un comble !

— Monsieur Simonnet, nous enquêtons sur la disparition de votre fille et je vous rappelle qu'à ce stade de notre enquête, rien ne nous assure qu'il s'agisse d'une fugue. Nous ne devons écarter aucune piste et nous vérifions l'emploi du temps de toutes les personnes qui peuvent avoir un lien plus ou moins étroit avec cette disparition. Alors je vous répète ma question et, puisque vous semblez pressé de sortir d'ici, je vous conseille d'y répondre sans tergiverser : où étiez-vous hier entre midi et dix-neuf heures ?

— Très bien, je vais vous le dire.

Camille éprouva l'immense satisfaction d'être parvenue à lui faire baisser le ton.

— J'étais à Lyon, dans l'amphithéâtre où j'assure mes cours. Je dois avoir deux cents témoins, vous n'aurez qu'à vérifier. Je suis resté à l'université jusqu'à environ dix-huit heures et puis je suis rentré chez moi, mais là, je n'ai pas de témoin parce que, voyez-vous, j'habite seul.

— Nous vérifierons, je vous remercie. Je vous demanderai de rester à notre disposition, nous aurons sans doute d'autres questions à vous poser plus tard.

— Je peux y aller maintenant ?

— Pas tout à fait. Un de mes collègues va vous conduire jusqu'à la salle de signalisation afin de prélever vos empreintes et un échantillon de votre ADN. C'est la procédure habituelle, s'empressa-t-elle d'ajouter, anticipant

la réaction de l'homme.

Une fois qu'il eut signé sa déposition, il quitta la pièce, non sans pester une dernière fois contre ces formalités qui lui faisaient perdre son temps et ces fonctionnaires qui n'avaient rien d'autre à faire qu'à enquiquiner d'honnêtes citoyens.

Ignorant ses remarques qui ne l'atteignaient pas réellement, mais l'agaçaient tout de même un tantinet, Camille s'appuya contre le dossier de sa chaise. Celui-là n'était pas un tendre et Léa ne devait pas avoir la vie très facile. Il faudrait essayer d'en savoir un peu plus sur les rapports entre le père et la fille. Un coup d'œil à sa montre, il fallait tout de suite se rendre au lycée. Thomas n'était pas encore revenu. Camille appela Sabine.

— On file au lycée interroger les camarades de classe et professeurs de Léa. Il ne faut pas traîner, le lycée ferme ses portes à dix-huit heures.

\*

\*\*

Le doigt encore sur le bouton de la sonnette, Thomas entendit des pas pressés approcher derrière la porte. L'homme qui leur ouvrit devait avoir une soixantaine d'années. Il ne leur laissa même pas le temps de se présenter et lança :

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe en face ? Y paraît que les Simonnet se sont fait massacrer ?

Pris de court, Thomas regarda son collègue, tout aussi éberlué que lui. Les rumeurs avaient sacrément vite circulé et les deux hommes qui tenaient leur insigne à la main



auraient pu en rire si l'affaire n'avait pas été aussi sérieuse.

Thomas parla le premier :

— Personne n'a été massacré, rassurez-vous, mais nous aimerions savoir si vous avez vu quelqu'un entrer chez vos voisins ce matin?

Thomas lut une certaine déception sur le visage de l'homme qui soupira, avant de secouer la tête :

— Non, j'ai vu personne. J'étais dans le garage et y'a pas d'fenêtres alors même si quelqu'un est venu, j'aurais pas pu le voir. Mais...

L'homme n'allait pas laisser échapper une telle occasion de distraction. Il ne se passait jamais rien d'intéressant ici, alors tant qu'il les tenait, il allait en profiter.

— Vous savez, les Simonnet, c'est des gens bizarres. Lui, on le voit quasiment jamais. Je m'demande ce qu'il peut bien faire toute la semaine... Non, croyez-moi, ils sont pas nets ces gens. Si vous voulez mon avis...

— Et hier, étiez-vous chez vous entre midi et dix-neuf heures ? coupa Thomas, signifiant clairement qu'il était pressé d'obtenir des réponses et d'avancer.

— Hier... Attendez-voir... dit l'homme, tentant de se remémorer les événements passionnants de la veille. J'ai pas bougé d'ici. J'ai regardé la télé. Y'avait un téléfilm allemand avec cet acteur... comment s'appelle-t-il déjà...

— Avez-vous vu Léa Simonnet ou une autre personne rôder aux alentours de la maison ou y pénétrer avant dix-neuf heures ? abrégéa Thomas, avant que l'autre ne lui fasse le récit détaillé du programme de la télévision.

— Ben, non, je crois pas. Mais pourquoi vous voulez savoir tout ça ? Qu'est-ce qu'ils ont fait les Simonnet ?

Thomas hésita, puis il se dit qu'il valait mieux dire ce

qu'il en était. Si l'homme pouvait les aider à y voir plus clair, il ne fallait pas négliger le moindre détail. Et puis il espérait bien couper court à ces fausses rumeurs avant que les pires crimes ne soient imputés à la famille Simonnet.

— Léa Simonnet, l'aînée des filles, n'est pas rentrée chez elle cette nuit. Si toutefois vous l'apercevez ou si vous remarquez quoi que ce soit ou vous souvenez de quoi que ce soit d'inhabituel, contactez immédiatement la gendarmerie, vous voulez bien ?

— Vous croyez qu'on l'a enlevée ?

Thomas crut voir une étincelle dans l'œil de l'homme qui avait enfin quelque chose de croustillant à se mettre sous la dent. Cette fois, il décida qu'il était inutile d'insister davantage.

— Pardon, mais si vous n'avez rien vu, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Merci monsieur, au revoir, se contenta de répondre Thomas.

Et avant que l'autre ait eu le temps de réagir, les deux hommes avaient redescendu les escaliers et se dirigeaient déjà vers la maison voisine.

— On ne peut pas se permettre de faire la causette avec tout le voisinage ! Je vais prendre les maisons de ce côté, dit Thomas en désignant la rangée de droite. Tu te charges de l'autre côté. OK ? demanda-t-il au gendarme

Bertrand qui l'accompagnait.

— C'est parti, répondit Bertrand.

Thomas sonna au portail de la maison voisine. Un chien aboya, mais personne n'apparut. Le jeune homme n'insista pas. Il nota dans son carnet le numéro de la maison vers laquelle il reviendrait un peu plus tard et continua sa tournée.



Le Conseiller Principal d'Éducation eut l'air surpris quand Camille l'informa de la disparition de Léa. Dans cet établissement, chaque absence d'un élève mineur était immédiatement signalée à la famille par un appel téléphonique et, après vérification, l'homme put affirmer que cela avait bien été le cas. La surveillante avait indiqué sur le relevé des absences : « Enfant souffrante et restée au domicile des parents ». De toute évidence, madame Simonnet avait en quelque sorte fourni un faux alibi à sa fille. Pourquoi ? Cela n'était pas très logique pensa Camille.

Le CPE indiqua aux deux jeunes femmes le numéro de la salle dans laquelle les élèves de première ES2 avaient cours en ce moment. Devant des circonstances aussi particulières, l'homme se dit qu'il valait mieux qu'il les précède et présente lui-même leur requête aux élèves de la classe et au professeur d'anglais, afin de ne choquer personne. Lui-même ne se souvenait pas avoir vu Léa, qu'il connaissait pourtant très bien pour avoir si souvent dû la convoquer dans son bureau afin qu'elle s'explique sur ses nombreuses absences. Mais à midi, les élèves sortaient en masse et il était bien difficile de dire si Léa en faisait partie.

Devant la porte de la salle cent deux, bâtiment B, le CPE s'arrêta et frappa trois coups secs.

— *Yes, come in*, dit une voix féminine.

Le léger brouhaha qu'ils avaient perçu avant que la porte ne s'ouvre cessa instantanément à la vue des deux jeunes femmes en civil, portant un brassard orange sur lequel on pouvait lire « gendarmerie », qui se tenaient un peu en recul.

Le CPE s'adressa à la classe :

— Les gendarmes qui sont ici ont des questions à vous poser, je vous remercie de leur répondre. Mesdames, je vous laisse la parole, termina-t-il, en leur laissant la place.

— Merci Monsieur. Votre camarade, Léa Simmonet, n'est pas rentrée chez elle cette nuit. Sa maman n'a aucune nouvelle d'elle. Elle était bien en cours hier matin, vous nous le confirmez ?

Tous acquiescèrent. Camille poursuivit :

— Vous souvenez-vous l'avoir vue sortir de l'établissement à l'heure de la pause déjeuner ?

Une main se leva. Camille invita la jeune fille à s'exprimer

— En fait, quand ça a sonné, on allait toutes sortir, Léa, Clara, Noélie et moi, mais monsieur Duthiers, le prof de SES, a demandé à Léa de rester. Nous on pouvait pas l'attendre parce qu'on n'a pas beaucoup de temps pour passer au self, vu qu'on reprend à treize heures et comme elle, elle rentre manger chez elle... Bref, elle est restée à la fin du cours pour parler avec le prof et nous on est parties.

— Et depuis ce moment-là, vous ne l'avez pas revue, vous ne l'avez pas contactée ? Elle ne vous a pas contactées non plus ?

— Non. On a pensé qu'elle... Comment dire... Enfin, on s'est dit qu'elle avait décidé de ne pas venir, comme elle le fait des fois...

La jeune fille était visiblement un peu embarrassée de devoir expliquer que Léa n'était pas la plus assidue des élèves, mais Camille lui était reconnaissante de ne pas chercher à leur mentir.

— Je vois. L'un d'entre vous a-t-il quelque chose à

ajouter ? Dans ce cas je vous remercie. N'hésitez pas à appeler la gendarmerie si un élément vous revenait en mémoire et, bien sûr, si Léa vous contactait.

Camille et Sabine sortirent de la salle de classe. Le brouhaha reprit de plus belle. La nouvelle de la disparition de Léa ne tarderait sans doute pas à se répandre comme une tache d'huile.

— Où peut-on trouver ce monsieur... Duthiers, demanda Camille au CPE, après avoir consulté son petit carnet de notes.

— Je vais vous conduire à lui. En ce moment, il n'est pas en cours. Il doit certainement se trouver dans la salle des professeurs.

L'homme les guida à travers ce qui sembla à Camille être un dédale de couloirs et de cages d'escaliers. Au bout de dix bonnes minutes de marche, après avoir longé une rangée de casiers portant les noms des professeurs, il les fit entrer dans une grande pièce où s'affairaient certains tandis que d'autres, assis sur des fauteuils dans un coin de la pièce, buvaient une tasse de café en discutant. À leur entrée, le silence se fit. Seul le photocopieur continuait à ronronner à mesure qu'il avalait et recrachait ses feuillets.

Les regards se tournèrent vers les deux femmes au brassard orange. Il arrivait que les gendarmes pénètrent dans l'enceinte de l'établissement pour animer des débats auprès des élèves du lycée dans le cadre de la prévention des dangers liés à la consommation de tabac, de drogue, ou d'alcool, ou de tout autre comportement à risque. Mais la présence de gendarme en civil en salle des professeurs n'avait par contre rien d'ordinaire.

Le CPE s'adressa à l'un des hommes assis dans un